

UN GOÛT DE MIEL

UN FILM DE TONY RICHARDSON - AVEC RITA TUSHINGHAM, DORA BRYAN, ROBERT STEPHENS

Britannique - 1961 - 1h40 / N&B / 1.66 / Mono

SYNOPSIS

Jo, une petite collégienne un peu gauche, vit à Manchester avec sa mère Helen qui se soucie plus de trouver un nouvel amant que de s'occuper de sa fille. Un soir que sa mère l'a mise dehors pour vivre une nouvelle aventure amoureuse, Jo vit une brève idylle avec un marin noir. Enceinte et abandonnée par sa mère qui s'est mariée, elle rencontre Geoffrey, jeune homosexuel qui lui propose de vivre à ses côtés. Mais la mère ne l'entend pas de cette oreille...

ASSOIFFÉS D'AMOUR

Centré sur des personnages de femmes, *Un goût de miel* est à part au sein du Free Cinema. Il y a bien entendu la protagoniste, Jo, un rien garçonne, qui crie son manque d'amour au monde. Et aussi Helen, sa mère, monstre d'égoïsme dont, malgré tout, on comprend qu'elle a dû se battre dans un monde foncièrement sexiste. De manière plus frontale que dans les films du même courant, Tony Richardson aborde des thématiques explosives dans l'Angleterre conservatrice des années 60 : la quasi prostitution de la mère, pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa fille, la frigidité, la grossesse adolescente, la mixité raciale et l'homosexualité.

Issues du monde ouvrier, les deux femmes luttent pour leur survie et ne peuvent s'embarrasser de convenances sociales. Résultat : elles parlent crû, vrai et sans détour. Entre elles, les échanges sont âpres et vifs, voire violents. Cependant, il subsiste un attachement indéfectible de l'une pour l'autre. C'est d'ailleurs cette tendresse, émouvante, que l'on retient des rapports entre les personnages. D'abord entre Jo et le marin noir. Puis, surtout, entre la jeune fille et Geoff, tous deux assoiffés d'amour. Bien entendu, ce couple tragiquement impossible est voué à éclater, mais Jo et Geoff auront au moins été heureux l'espace d'un instant.

Si le film est adapté d'une pièce de théâtre, Richardson a signé une authentique œuvre de cinéma. Il suffit de voir l'étrange onirisme qui se dégage du paysage industriel où évoluent les personnages. À ce titre, les adieux de Joe à son marin, qui disparaît à l'horizon, sont d'une beauté stupéfiante. La jeune Rita Tushingham, est épatante avec sa gouaille, sa rage contenue et ses grands yeux qui ne demandent qu'une chose – qu'on l'aime, tout simplement.



LE FREE CINEMA

Ce mouvement rejette le conservatisme du cinéma anglais. Ces jeunes artistes révoltés par l'immobilisme du Royaume-Uni tentent d'adopter un point de vue plus objectif sur les milieux populaires, souhaitant sortir d'un regard stéréotypé et condescendant sur la classe ouvrière. Pour autant, ils défendent la liberté absolue du cinéaste d'exprimer son point de vue intime sur le monde. Produites de manière indépendante dans des conditions semi-professionnelles, les œuvres du Free Cinema sont souvent tournées en noir et blanc et caméra à l'épaule. Comme les auteurs de la Nouvelle Vague, les cinéastes anglais du Free Cinema privilégient les décors naturels, au plus près de la réalité du pays.

Tony Richardson, Karel Reisz et Lindsay Anderson se tournent alors vers la fiction et poursuivent leur exploration, souvent dans un style naturaliste, de la société britannique pour en dénoncer les rigidités. *Samedi soir et dimanche matin* (1960), *La solitude du coureur de fond* (1962) et *If...* (1968) s'imposent rapidement comme les manifestes de cette nouvelle tendance du cinéma anglais, enfin dépourssiéré !